

JEAN-CLAUDE GAUTHIER

LÈVE-TOI ET BOSSE

A Lilou et Momo

*Si tu veux rester libre,
Ne laisse pas les autres
Décider à ta place.*

Papy

Pontarlier, juin 1969

Quand tu es gamin, tu ne te poses pas de question et surtout, tu évites d'en poser. Cela agace les parents et certains ne sont pas très patients. Tout ce qu'on te demande, c'est de grandir et d'aller à l'école, et si tu peux le faire en silence, c'est un plus.

Un jour, tu vas arrêter de devenir grand et ne plus aller à l'école. Pas forcément les deux choses en même temps. Cela dépend des individus et de tout un tas d'autres critères dont je ferai fi à l'instant.

Tu deviens adulte. C'était ton rêve. Mais tu vas vite déchanter car tu vas devoir aller au boulot. Finis l'insouciance et les vacances.

C'est en 1969, que j'arrête d'aller à l'école, pas forcément de ma propre volonté mais surtout par la force des choses. Cette année là, érotique d'après Gainsbourg, des américains marchent sur la lune et moi, je rêve de fuir à Woodstock à son festival.

Je viens de passer le BAC. Je n'ai fait que de le passer, ma motivation était absente à ce moment là et le diplôme aussi pourtant ces cinq dernières années, je faisais toujours partie des premiers de la classe. Quand ça ne veut pas, ça ne veut pas.

Pour l'instant, je ne vais pas me prendre la tête. Je reste en phase de décompression ce qui n'est pas au goût de mon père.

Aux questions idiotes posées par mon entourage, telles, que vas-tu faire maintenant ou qu'est ce que tu as prévu ? Je réponds en imitant le cri de la carpe. D'où l'expression latine carpe diem.

Il faut dire qu'en matière d'orientation professionnelle, on n'était pas très gâtés à cette époque. C'était un prof de la classe tiré au sort qui remplissait cette fonction ou plutôt cette corvée. Celui qui avait le bac pouvait envisager de poursuivre des études, pour les autres il y avait le choix entre travailler à l'usine ou devenir fonctionnaire au travers des différents concours proposés avec pour chacun d'eux des avantages bien spécifiques. Ce que j'appelle des carottes. Gratuité sur les voyages à la SNCF, sur l'électricité à l'EDF, sur le logement à l'école etc. On n'attrape pas les mouches avec du vinaigre ! Bref, tout cela ne m'inspirait pas des masses.

Je ne bousculais pas mes habitudes, je retrouvais mes sorties avec mes potes du moment. Le samedi suivant la publication des résultats c'est à l'habituel bal local que j'allais oublier ces petites tracasseries passagères. Celui-ci, se trouvait à Levier, commune du Haut-Doubs qui fêtait sa fête des sapins. Je mentionne cet épisode, car il aura une grande importance pour la suite de mon histoire et de ma vie.

L'orchestre faisait partie comme souvent, de ces groupes minables qui distribuent à tue-tête les tubes à la mode du moment. Pour ajouter à cela, il n'y avait pas grand monde sur la piste.

Mais parfois avec un bon horoscope et un peu de chance, ça peut le faire.

A l'image d'une meute de renards en chasse, le museau en avant, l'œil vif, les oreilles dressées et la queue basse avec mes trois potes de virée, nous arpentons le parquet dans l'espoir d'y trouver une proie pour danser quelques slows. D'une manière générale c'est la seule danse que nous daignons pratiquer. C'est celle qui rapproche le plus les peuples. A défaut, on se console à la buvette avec la boisson en vogue, le petit blanc.

Aujourd'hui, mon karma se trouve dans les meilleures dispositions. Entre deux, voulez-vous danser ? Où l'on choppe plus de râteaux que de pelles. Je tombe sur une fille que je connaissais depuis

plus d'un an, on s'était connus dans un petit patelin, bien sur, au bal, on s'était revu puis reperdu, puis revu et nous revoilà.

Un temps d'hésitation pour retrouver son prénom qui est Sylviane et nous voici enlacés au milieu de la piste de danse. On se raconte nos petites histoires entre deux flirts. Par la suite, j'apprendrais qu'elle ne voulait plus me revoir et m'avait même envoyé une carte postale anonyme vengeresse pour mon absence de nouvelles.

Après un mea culpa sincère et plein de repentir, nous avons passé la soirée ensemble (no comment). Depuis ce soir là, nous sommes toujours ensemble plus de cinquante ans après.

Le dimanche suivant nous nous retrouvons ainsi que le lundi qui est son jour de repos, car elle est vendeuse.

Le mardi matin, je l'attends avant l'ouverture de son magasin pour lui annoncer que je pars en stop à Besançon pour m'engager dans l'armée. Elle me fait des grands yeux, moi je lui fais un bisou et à ce soir.

Certains diront que ça me prend comme une envie de pisser. Je les contredis, je n'ai pas pour habitude de décider sans réfléchir et une fois que c'est fait je ne reviens pas sur ma décision, comme pour pisser.

Pendant trois jours, j'ai fait bouillir mon cerveau à petit feu pour faire le point sur ma situation.

Aujourd'hui qu'est ce que j'ai ?

Pas grand-chose. Très proche de rien et de nada.

Je ne peux plus continuer des études, je n'ai pas d'argent, pas de toit car après dix ans de pension, je n'ai plus tellement ma place à la maison, six enfants plus une deuxième couvée de quatre à venir, ça prend de la superficie et de la nourriture.

A vingt ans on se démerde tout seul ne cesse de répéter mon père. Le préavis d'expulsion est lancé.

Trouver du boulot dans la région, c'est direction l'usine ou bosser en Suisse. Dans le deuxième cas c'est un peu mieux payé mais il faut se lever à quatre heures du mat' tous les jours. Cela ne me branche pas du tout.

Un autre point à prendre en considération, j'ai vingt ans, plus de sursis et je dois faire dix huit mois de service militaire comme tout le monde.

Devant cet argumentaire du pas possible, je décide de joindre l'utile au désagréable. Je vais m'engager dans l'armée.

Je serais logé, nourri, habillé et payé même pendant la durée du service obligatoire avec possibilité de voir du pays. Ce n'est pas que le fait de devenir trouffion m'emballe beaucoup, j'ai déjà fait quatre années d'enfant de troupe, je connais la musique.

A cette époque l'opinion n'est pas très favorable aux carrières militaires. Il faut dire qu'après une guerre d'Indochine, une en Algérie, une révolution en 68 et un service militaire obligatoire désuet et inadapté ça ne fait pas pencher du bon côté la balance pour les bidasses.

Ouvrier syndicaliste dans une grosse boîte est plus dans l'air du temps que sous-off dans l'infanterie.

Au diable l'opinion publique. Je suis sur le bord de la route en direction de Besançon, le pousse en l'air. Je n'ai pas besoin d'attendre longtemps avant qu'une âme charitable me propose le siège passager de sa berline. Quelques banalités échangées, trente minutes écoulées je me trouve devant le bureau d'engagement de l'armée de terre. Il est encore temps de faire demi-tour. Je n'y pense même pas.

Je suis reçu par un capitaine d'apparence sympathique. Nous discutons sur mes attentes, mes motivations, mes désirs. Il va m'orienter. C'est normal, son job c'est service d'orientation de l'armée de terre.

Au bout de deux heures je ressorts en ayant signé un contrat de cinq ans dans les transmissions pour l'école de sous-officiers d'Agén à partir du premier octobre de cette année.

En sortant, certains pourraient se sentir angoissés par une telle décision, moi, ça me fait l'effet inverse. J'ai l'impression d'un grand soulagement.

Je reprends la direction de Pontarlier par le même moyen de transport qu'à l'aller. Il me reste trois mois de liberté avant que les choses sérieuses commencent. Je vais me concentrer sur mes dernières vacances scolaires.

Agen, 1 octobre 1969

Les choses sérieuses vont commencer. Je viens de passer trois mois cools. J'ai bossé le mois de juillet dans une boîte d'électricité pour me faire un peu d'argent de poche dont une bonne partie est allée dans celle de mon père. Je parlais de sa poche.

J'ai passé juillet et août à flemmarder et profiter à fond du temps de libre qu'il me restait.

Avec ma copine, nous nous sommes vus pratiquement tous les jours pendant ces trois mois jusqu'au soir de mon départ où nous nous sommes promis de nous écrire souvent jusqu'à ma première permission.

Ce mercredi premier octobre, à sept heures du matin, je suis assis dans la Ford Taunus de mon père qui fait l'effort de me conduire à Besançon. La conversation est réduite au minimum car il passe en revue les infos sur toutes les chaînes de radio. Ce qui m'arrange en quelque sorte. Je n'ai pas envie de parler et puis quand il faut y aller, faut y aller.

Le débarquement se fait en silence devant la caserne. Mon bagage n'est pas très encombrant, une petite valise pratiquement vide. Des objets de toilette, des gâteaux, du chocolat et puis c'est tout. Tu n'as besoin de rien là-bas m'avait dit mon père. Au revoir et à bientôt.

Un moment de vide et de solitude a failli m'envahir. Mon côté optimiste a de suite repris le dessus.

Au bureau d'incorporation, je suis attendu, mon dossier est prêt, on me remet un ordre de mission pour me rendre sur le champ dans ma caserne à Agen. Je reçois un peu d'argent et un billet de train pour mon voyage et toutes les instructions nécessaires.

Le trajet n'en fini pas. Je profite d'une heure d'attente en gare de Dijon pour envoyer à ma copine une carte postale, une première d'une longue série à venir.

Lyon, Nîmes, Toulouse et enfin Agen, terminus vers vingt deux heures. En mode zombie je sors de la gare où deux bidasses nous interpellent. Nous sommes une dizaine à la descente du train à connaître le même sort. Nous sommes conduits vers un camion bâché kaki stationné sur le parking. A l'intérieur quelques gars comme moi attendent en silence, assis sur des banquettes en bois. Le confort reste spartiate.

Allez, grimpez les bleus et je veux du silence ! Nous aboie un bidasse qui semble être le chef du détachement. Je susurre à mon voisin de droite que les festivités commencent. La fiesta risque de durer un bon moment me répond-il avec ironie. Heureusement qu'il y a encore des gens qui ont de l'humour, je lui dis en lui serrant la pince.

Un grand « vos gueules là-dedans » de la part du chef vient interrompre nos échanges cordiaux. Notre accueil dans notre nouvelle vie reste très bestial.

Vers vingt trois heures, dans un dortoir de ma nouvelle demeure, j'hérite d'un lit, d'un polochon, d'un drap et d'une couverture. C'est ma première nuit sous les drapeaux. Avec la photo de ma copine dans la main je m'endors profondément.

La journée a été longue !

Changement de décor

A sept heures du matin, ce n'est pas une douce voix mélodieuse qui vient nous tirer des bras de Morphée mais un « debout là-dedans » gras et brutal. Il va falloir s'y faire.

Le réveil est difficile. C'est là que je réagis que je me suis embarqué pour cinq ans et que cette première année va être difficile. Mon seul objectif sera d'obtenir mon galon de sergent afin d'avoir une situation plus stable dans un premier temps. Ceci ne peut se faire avant dix mois.

Dans cette chambrée d'une quinzaine de lits à deux étages, j'observe mes futurs compagnons de galère qui sont déjà là. Certains ont l'air complètement paumés, ahuri, la larme au coin de l'œil. Surement des gars qui quittent pour la première fois leurs familles et leurs patelins.

J'ai déjà vécu ce même genre de situation il y a dix ans lorsque je suis rentré aux enfants de troupe. Même décor, même motus operandis, alors ça blinde le personnage. Pour rester optimiste, je décide de jouer la carte humour et décontraction.

Les jours qui suivent sont consacrés à l'incorporation. Ce qui inclut tout un tas de formalités et apprentissage du règlement où l'absurdité et la ringardise n'en sont pas exclus.

La première épreuve est celle du passage chez le coiffeur. Redoutée et traumatisante pour certain. La mode du temps, ce sont les cheveux longs et beaucoup de mes collègues sont arrivés avec des tignasses à faire pâlir de jalousie celle de d'Artagnan. Ceux-ci sont les préférés des deux coiffeurs qui, étant des appelés du service, anti-engagés par principe et par conviction s'en donnent à cœur joie avec leurs tondeuses manuelles. Le règlement dit, court devant et ras derrière. Les trous sont en options. A la sortie, on a tous des tronches de forçat. A la fin de la tonte le seul mot gentil du merlan pour nous reconforter c'est : vous avez signé, c'est pour en chier.

Cette phrase, nous allons l'entendre à longueur de journée. Venant de la part de tout notre encadrement, cela prouve le haut niveau intellectuel dans lequel nous sommes tombés. A partir de ce moment là nous devenons un troupeau servile et abêti devant faire abstraction de réflexion et questionnement.

J'étais au parfum de tout cela. C'est donc en connaissance de cause que je suis là. Il me faut m'en remettre à mon stoïcisme et ma